L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 18 avril 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	72	20
Midi.....	80	24
3 P. M.....	82	25
6 P. M.....	82	25

Cérémonie symbolique.

L'Angleterre se prépare à couronner ses souverains, l'ABEILLE l'a déjà dit, et cette cérémonie, qui consacre l'étroite union de la Grande-Bretagne et de la dynastie nationale, aura, paraît-il, un éclat extraordinaire; sur tous les points du globe, des caravanes s'organisent pour venir saluer Leurs Majestés, et l'on doit reconnaître que jamais en Europe le principe monarchique ne fut l'objet d'une plus extraordinaire, plus loyale manifestation.

Dès maintenant, à Londres, on ne sait où se loger et, dans Piccadilly, dans Bondstreet, où sont exposés des objets de toilette de toutes sortes commandés pour la cérémonie, la foule défile en masses compactes, serrées, que la police—on doit le dire—ne cherche pas à "faire circuler".

Les hôtels ont décuplé leurs prix et ne peuvent, cependant, accueillir qu'un nombre très restreint de ceux qui les sollicitent; on estime à plus de cent millions les dépenses que feront à Londres les Américains qui ont fait annoncer leur arrivée; la banlieue de Londres est envahie et les "workhouses" (refuges de nuit) eux-mêmes doivent se défendre contre les sollicitations de personnes appartenant à une classe très supérieure à celle où se recrute leur clientèle habituelle.

Et ce n'est pas seulement pour assister à un spectacle extraordinaire que les Anglais—pour ne parler que des nationaux—se ruent furieusement à la féerie royale, c'est aussi pour affirmer leur loyalisme, leur dévouement à la monarchie qui fait l'Angleterre si grande, si prospère, si puissante.

Ce sentiment qu'aujourd'hui beaucoup ont quelque peine à comprendre, c'est celui de tous les Anglais, et M. Asquith lui-même, le premier ministre, qui semble vouloir orienter en ce moment son pays vers la révolution, partage l'enthousiasme de tous et crierait: "Vive le Roi!" avec une entière sincérité.

Les Anglais aiment leurs Rois, parce qu'ils n'ignorent pas ce qu'ils leur doivent dans le passé, parce qu'ils savent aussi que le principe monarchique entretient le prestige de l'Angleterre à l'étranger, maintient haute et respectée son autorité dans le monde

Un Diplomate d'autrefois

Paris, 5 avril:

Au mois de novembre 1791, arrivait à Coblentz un jeune gentilhomme qui n'eut qu'à se présenter pour être admis aussitôt dans la très aristocratique société d'émigrés qu'avait attirée dans cette ville la présenee des frères de Louis XVI: Monsieur, comte de Provence, et le comte d'Artois. Il se nommait le chevalier de Bray. Il était né à Rouen en 1765 et avait, par conséquent, vingt-six ans. Naguère chevalier de Malte, il s'était retiré de l'Ordre dont la décadence ne lui permettait pas d'y faire un brillant chemin. Mais, en le quittant, il était resté l'ami de ses compagnons d'un jour et en possession de la confiance du Grand Maître qui avait apprécié son caractère et ses mérites.

Revenu en France et présenté au comte de Montmorin, ministre des affaires étrangères, il avait été attaché, après un court passage dans les bureaux, à la légation française qui siégeait auprès de la Diète de Ratisbonne. C'est là qu'une lettre du Grand Maître de Malte était venue le trouver. Elle lui exposait que les frères du roi de France, alors occupés à former à Coblentz et à Worms une petite armée pour marcher sur Paris avec celles des puissances alliées et y rétablir Louis XVI dans la plénitude de son pouvoir, s'étaient adressés à l'Ordre afin d'en obtenir des secours en hommes et en armes. Leur demande, quoique justifiée par les bienfaits que l'Ordre, depuis sa fondation, avait reçus de la maison de Bourbon et par le dévouement qu'il lui avait toujours témoigné, soulevait cependant d'assez graves difficultés. Le Grand Maître les énumérait dans sa réponse aux princes, qu'il chargeait l'ancien chevalier de leur apporter, en le priant de développer verbalement, si besoin était, les raisons qu'elle leur donnait.

C'est afin de remplir cette mission que le chevalier de Bray était venu de Ratisbonne à Coblentz, Il y passa quelque temps et, bien que la relation qu'il avait écrite sur son séjour n'ait pas été retrouvée dans ses papiers, nous savons d'autre part qu'il fut accueilli partout avec les égards que méritaient sa naissance, sa bonne mine, sa distinction et les qualités qui, malgré son jeune âge, se révélaient en lui. On le vit chez la comtesse de Balbi, l'amie de Monsieur; chez la comtesse de Polastron, maîtresse du comte d'Artois, chez Mme de Calonne, dont le mari remplissait auprès des princes les fonctions de premier ministre; chez Mme de Caylus, chez Mme d'Autichamp, chez Mme de Marsac et, en un mot, chez toutes les belles patriciennes qui, après avoir été la parure de Versailles, éclairaient de leur grâce, de leur élégance, de leur beauté, les mornes loisirs de l'exil. Sans doute aussi alla-t-il offrir ses hommages à la princesse de Monaco qui tenait sa cour à Worms.

Entre temps, les frères du roi l'avaient reçu et il s'était acquitté de sa mission. Quand il repartit, il avait acquis l'amitié de leur entourage, celle des diplomates étrangers accrédités auprès d'eux, Romanzow et Oxenstiern, notamment. A Ratisbonne, où il rentrait au mois de janvier, il allait retrouver d'autres personnages qui déjà lui avaient accordé l'estime que devaient par la suite concevoir pour lui tous ceux qu'au cours de sa brillante carrière il eut l'occasion de rencontrer.

Dès ce moment, sa correspondance est active et abondante; elle nous permet de le suivre à ses débuts diplomatiques et dans sa marche ascendante vers de hautes fonctions. Ses premières lettres, adressées à des amis, au Grand Maître de Malte, à des hommes d'Etat, sont, au même degré que les rapports officiels qu'entré au service de la Bavière il adressera à son gouvernement des divers postes où il sera appelé, remplies de détails attachants. Comme c'est un observateur attentif et pénétrant à qui rien n'échappe, il prend note de tout; il se garde de négliger les menus traits dont le plus souvent d'autres diplomates ne tiennent aucun compte et c'est par là que ses volumineux papiers se distinguent de la plupart des écrits analogues qui datent de la même époque que les siens.

En même temps qu'il mentionne les événements tumultueux que la Révolution française suscite dans le monde, il nous montre les acteurs, nous trace leur portrait et s'attarde volontiers à ces détails d'ordre secondaire mais pittoresques, qui sont comme la lumière d'un récit et nous font mieux connaître les hommes et les choses. De là, l'intérêt passionnant des innombrables pages qu'il a laissées et qui constituent, à vrai dire, l'histoire diplomatique de l'époque qu'elles embrassent.

Si l'on veut maintenant se rappeler qu'il ne mourut qu'en 1832 et qu'au cours de sa longue existence il représenta la Bavière, en qualité de ministre plénipotentiaire, à Saint-Pétersbourg, à Londres, à Berlin, à Paris et à Vienne; que, partout où il passa, il fut aux premières loges pour tout voir et que la période de sa plus grande activité comprend la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration, on pourra mesurer l'importance documentaire de ses écrits, conservés dans sa famille et combien il eût été dommage qu'ils fussent perdus pour l'histoire.

C'est ce qu'a compris l'un de ses parents d'aujourd'hui, le colonel de Bray, de l'état-major belge, que ses occupations militaires n'empêchent pas de se livrer à des travaux d'érudition et à qui nous devons la publication de ces précieux papiers. Il nous les donne en un volume, que d'autres suivront, et sous ce titre: "Mémoires du comte de Bray". Et certes il a eu raison de les intituler ainsi, car ils constituent bien véritablement des mémoires au sens le plus exact du mot, des mémoires rédigés au jour le jour, où la personnalité de l'auteur disparaît, mais où il mentionne les événements, les apprécie et en prévoit les conséquences au moment même où ils se produisent, procédé qui présente cet avantage de nous donner la plus grande somme possible de vérité, les faits étant racontés et les acteurs jugés avant que le souvenir s'en soit affaibli. Comme, en outre, notre diplomate était un écrivain charmant, en qui le sens de ce qui plaît le plus au lecteur est extraordinairement développé, on trouve dans ses mémoires de quoi satisfaire à la fois le désir d'apprendre et la curiosité qui nous pousse à pénétrer dans les coulisses du théâtre sur lequel s'est déroulée l'histoire qu'on nous raconte.

Dans la préface que j'ai écrite pour cet important et suggestif ouvrage, j'ai dû rappeler combien parfois les rapports diplomatiques gardés dans les archives d'Etat sont fastidieux et vides; trop souvent, sous leur phraséologie, il n'y a rien. Tel n'est pas le cas de ceux du comte de Bray. Notre cher et regretté Albert Sorel, qui avait eu l'occasion d'en lire quelques fragments qu'il a utilisés, reconnaissait qu'ils répandent sur les événements la plus vive lumière. Cet hommage est d'autant plus fondé que l'auteur ne cessa jamais d'être aussi impartial que pouvait l'être un gentilhomme royaliste de naissance et d'éducation, qu'il sut toujours réduire à ce qu'elles valaient les lamentables illusions des émigrés et discerner dans la politique des puissances, dans celles de l'Autriche et de l'Angleterre surtout, les visées ambitieuses qui les poussaient à profiter des malheurs de la France pour la demembrer.

Ces visées, incontestées aujourd'hui, constatées par tous les historiens et dont j'ai trouvé des preuves positives dans les documents que j'ai consultés en vue de mes travaux sur les émigrés, sont prouvées une fois de plus et avec éclat dans les mémoires du comte de Bray. Ses affirmations à cet égard puisent une autorité particulière dans ce fait qu'il en prenait acte au moment où il en constatait les effets. Ne serait-ce qu'à ce point de vue, ses dires apportent une contribution précieuse à l'histoire de la politique extérieure pendant la période révolutionnaire.

C'est du reste, alors, un moment singulièrement solennel et pathétique, et l'Europe est en convulsion. C'est à qui des Etats qui la forment s'agrandira sur le dos de la France, affaiblie par les excès du terrorisme, épuisée d'hommes, épuisée d'argent, en proie à toutes les horreurs de la guerre civile et qui, après de courtes victoires, est à la veille d'en perdre le fruit. L'Autriche songe à s'emparer de l'Alsace et de la Franche-Comté, et l'Angleterre de nos colonies. Catherine, après avoir été longtemps subjuguée par Potemkine, qui l'a jetée sur la Turquie pour se tailler à lui-même un royaume, secoue le joug, fait la paix avec les Turcs, malgré son favori et à son insu, afin de porter toutes ses forces sur la Pologne qu'elle veut conquérir. L'équilibre européen est détruit, et pour qu'il soit rétabli, boiteusement d'ailleurs, il faudra près de vingt ans de guerre, pendant lesquels Napoléon, tour à tour général en chef, premier consul et Empereur, fera expier aux puissances leurs vieilles ambitions en une suite de conquêtes, d'humiliations et d'avanies dont elles tireront vengeance, aux dépens de notre pays, en 1814 et en 1815. Rappeler ces terribles péripéties, c'est dire le poignant intérêt que présentent les relations d'un témoin, à la fois diplomate et historien, tel enfin que le comte de Bray,

ERNEST DAUDET.

Désastreux incendie en Belgique

Bruxelles, Belgique, 18 avril—L'Hôtel de Ville de Scharebeck, un faubourg de Bruxelles, a été détruit la nuit dernière par un incendie ainsi que tous les nombreux trésors artistiques qu'il contenait.

Deux pompiers ont péri en cherchant à arracher aux flammes quelques uns des anciens tableaux exposés dans une des salles de l'Hôtel de Ville. Les pertes sont irréparables. On a tout lieu de croire que le feu a été mis par une main criminelle. La justice a ouvert une enquête.

—o—

Le Prix du Dévouement.

Le Sénat Français dans une de ses dernières séances, a refusé de s'occuper de l'héritage Naundorff et déclaré que l'affaire ne l'intéressait pas, écrit un chroniqueur parisien. C'est pour M. Boissy-d'Anglas un douloureux échec. Il trouvera peut-être une consolation dans la démarche que plusieurs de ses collègues viennent de faire auprès de l'Académie des Sciences morales et politiques. Six sénateurs, dont un ancien Président de la République, invitent cette assemblée illustre à décerner à M. Boissy-d'Anglas le prix Audiffred (10,000 fr.— dévouement) pour celui qu'il a mis au service des Naundorff, et pour "le courage qu'il a eu de braver le ridicule dans l'intérêt de la vérité historique". Dans une contre-lettre annexée à la demande officielle, trois des pétitionnaires font d'ailleurs toutes réserves sur le fond même du débat; en donnant leur signature, ils n'ont pas entendu s'avouer naundorffistes, ils ont voulu seulement rendre un hommage à la vertu.

A cet égard, les titres de l'honorable sénateur de l'Ardèche ne sont pas de ceux que l'on puisse contester. Il était impossible d'apporter à la défense d'une cause plus d'ardeur généreuse et de robuste conviction. C'est la forme de la demande plutôt que son objet qui aurait lieu de surprendre; les termes n'en paraissent pas très heureusement choisis. Le souci de la vérité historique n'a rien, en soi, de ridicule et il faut que cette vérité soit bien invraisemblable pour qu'elle expose aux traits de la gaieté publique l'homme qui s'y dévoue. Si telle est l'opinion des six pétitionnaires, les plus résolus adversaires de Naundorff n'ont jamais exprimé de jugement plus sévère que celui de ces gens si bien intentionnés.

On peut ajouter que leur thèse est pleine de dangere. S'il suffit de braver le ridicule pour mériter le prix du dévouement, les candidats vont affluer; on peut s'attendre à de belles surenchères. Qui m'empêche demain, de revendiquer pour M. Boissy d'Anglas la couronne de France? Je soutiens qu'il descend du Masque de Fer, frère aîné de Louis XIV, seul héritier légitime, ou d'un fils de Pépin le Bref, changé en nourrice par des mains criminelles. Je l'établis par des recherches savantes; je compose un dossier que je soumets au Sénat. Après quoi, des amis posent ma candidature aux récompenses académiques. L'histoire de Pépin le Bref vaut bien celle de Naundorff; mon dévouement égale celui de M. Boissy d'Anglas et mon courage surpasse encore le sien. De quel droit l'Académie des sciences morales et politiques me refuserait-elle le prix Audiffred?

Le progrès gagne le pôle.

Tandis que les derniers explorateurs du Pôle Nord n'étaient guère mieux outillés que leurs prédécesseurs, ceux du pôle Sud mettent à profit les plus récentes conquêtes de la science. Déjà le lieutenant Shackleton, sans renoncer au concours des chiens et des poneys, avait emporté des traîneaux automobiles. Le capitaine Scott, commandant de l'expédition partie en juin dernier, s'est assuré un service téléphonique capable de le tenir en communication, à des centaines de kilomètres, avec son navire ou son quartier général. Les froids extrêmes du pôle ne permettant point d'employer les batteries ordinaires qui ne manqueraient pas de geler, il a fallu combiner un nouveau système d'accumulateurs qui seront chargés par un dynamo laissé à bord. Les appareils sont construits de manière à pouvoir supporter un froid de 55 degrés centigrades. Les fils de fer ou de cuivre auraient été trop lourds: on les a remplacés par des fils d'aluminium. Le capitaine Scott en emporte six bobines qui ne pèsent pas plus de 45 kilos et qui sont de volume assez restreint pour qu'on puisse sans difficulté les mettre sur un traîneau. Etant donnée la sécheresse de l'air et la fixité des conditions atmosphériques, il n'y a pas d'inconvénient à poser les fils à même la neige durcie, qui n'est point conductrice: l'expérience l'a prouvé. Cela économise le transport et la plantation des poteaux. Par contre, le sol ne pourra être utilisé pour le retour du courant; on en sera quitte pour poser deux fils au lieu d'un. Enfin, grâce à l'extrême conductibilité de l'aluminium et à la sonorité exceptionnelle de l'air sec, on compte que le téléphone du pôle surpassera tous les autres pour l'audition et la netteté.

PENSEES.

On est bien moins reconnaissant à la jeunesse de tout ce qu'elle nous donne, qu'à la vieillesse de tout ce qu'elle nous garde.

Les jouissances laissent des appétits, les sacrifices des baumes.

Il est peut-être plus facile d'arrêter le cheval emporté, que le médisant en pleine jouissance.

A. BARRATIN.

ORPHEUM.

Le nouveau programme de l'Orpheum, comme tous ceux présentés cette saison sur la scène de ce populaire théâtre, est excellent. Les numéros variés et fort bien exécutés sont applaudis par un nombreux public aux deux représentations de chaque jour.

Arrestation d'un anarchiste à Bordeaux

Bordeaux, France, 18 avril—La police de cette ville a arrêté ce matin un anarchiste espagnol nommé Fernandez Francisco qui se trouvait à la gare à 7 heures, au moment où était attendu le train spécial portant le roi Alphonse XIII d'Espagne.

—o—

Meurtrier condamné.

Arthur Graham, un nègre, accusé d'avoir tué sa maîtresse, la femme Cora Moore, a comparu hier devant la Cour Criminelle de District et a plaidé coupable d'homicide volontaire. L'inculpé, pour sa défense, a déclaré qu'il avait été mû par la jalousie. Il a été condamné séance tenante par le juge Baker aux travaux forcés à perpétuité.

BASE BALL.

Mobile, 7; New Orleans, 3.

Edition Hebdomadaire de "L'Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

ACCIDENT FATAL

Leola Brown, une petite fille de couleur âgée de 3 ans, demeurant rue Première 418, a été victime d'un accident dont les suites ont été fatales hier après-midi vers trois heures et demie.

L'enfant se trouvait en compagnie de sa mère Genova Brown, et arrivée à l'intersection des rues Première et Tchoupitoulas elle a quitté sa mère pour traverser la chaussée en courant. Elle a été renversée par le car No 162 de la ligne Tchoupitoulas et a été traînée sur une distance de quinze pieds.

L'électricien Geo. Bastillon a fait tout son possible pour arrêter le car mais il était trop tard. L'enfant a été tranportée chez ses parents où elle est morte un instant plus tard.

Autre Accident.

A onze heures et demie hier matin, un accident s'est produit rue Royale près Ursulines. John Toranto, un enfant de deux ans et demi, domicilié rue Royale 1127, jouait en face de la demeure de ses parents lorsqu'en voulant traverser la chaussée il a été renversé et blessé à la tête par un car de la ligne Carondelet.

Il a été aussitôt transporté à l'hôpital, où les étudiants ont déclaré sa blessure légère.

BLESSURE.

En traversant la chaussée à l'angle des rues Canal et Scott, hier soir à dix heures, Albert H. Grafton, un ouvrier demeurant rue S. Broad, 206, a été renversé et blessé au visage par une automobile en charge de Leo H. Wise.

Grafton a été pansé à l'hôpital.

FRACTURE.

Mme Léon Prince, demeurant rue S. Liberté, 1124, en voulant monter dans un car à l'intersection des rues Clio et Franklin, hier matin, est accidentellement tombée et s'est fracturé le genou gauche.

Elle a été transportée en sa demeure.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris:
$12..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:
$15.10..Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris:
$2.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 8. Commencé le 11 avril 1911.

LA BANDE DU "RAT"

GRAND ROMAN INEDIT

Par MAXIME AUDOUIN

PREMIÈRE PARTIE

III

LE CRIME D'ASNIÈRES

(Suite)

Février exposait sa situation, le représentant lui-même désespérée, si son beau-frère ne consentait pas, soit par un prêt remboursable, soit par un arrangement concernant la nue propriété de l'héritage de sa sœur, à lui procurer les mille francs qui lui manquaient pour le lundi suivant. Il donnait son adresse et implorait une réponse.

La réponse figurait naturellement au copie de lettres.

Négative, sarcastique, impitoyable, elle ne laissait aucun espoir de retour.

"Elle était datée du mercredi."

"Toussaint était assassiné le samedi.

Devant de telles circonstances, rapprochées de la déposition précise de la mère Gadeau, le juge d'instruction le plus timoré n'eût pas conservé une minute d'hésitation.

Le soir même, un peu avant cinq heures, deux fiacres s'arrêtaient, rue de la Pompe, devant le domicile de l'homme de lettres.

Cinq hommes en descendirent: un commissaire aux délégations judiciaires porteur d'un mandat d'amener, et quatre inspecteurs de la Sûreté.

Le magistrat toqua au carreau de la loge.

Mme Paquier se montra.

—C'est bien ici qu'habite un sieur Février, homme de lettres?

—Oui, monsieur.

—Il est chez lui?

—Je ne l'ai point vu de la journée, le pauvre cher homme. M'est avis qu'il ne doit pas être encore remis de son histoire d'hier soir.

—Quelle histoire?

—Ben quoi! il a été dévalisé et roué de coups, encore, par ces saletés d'apaches qui s'attaquent maintenant à tout le monde en plein jour, que c'en est une abomination, et que je me demande ce que fait la police....

Mme Paquier avala subitement sa langue, avisant un bout de l'écharpe qui sanglait, sous le pardessus, l'abdomen du magistrat.

Mais elle en avait assez dit pour piquer la curiosité de ce dernier.

—Votre locataire aurait été attaqué par des apaches, hier soir?

—Oui, mon commissaire, et ils l'ont mis dans un bel état! Sa chemise, ses vêtements étaient déchirés, couverts de poussière, son chapeau cabossé..... Vous venez peut être bien pour l'interroger?

—A quelle heure est-il rentré?

—A dix heures et quart, —j'allais fermer la porte.

—Il n'est pas ressorti de la nuit?

—Pour sûr que non et j'imagine qu'il ne devait pas avoir d'autre envie que de se coucher.

—A quel étage habite-t-il?

—Quatrième au-dessus de l'entresol, porte à droite....

Déjà les cinq hommes s'engageaient dans l'escalier.

IV

BRAVES COEURS

C'avait été une nuit terrible.

Pas plus que son père, Jeanne n'avait pu goûter une minute de sommeil.

Lorsque au matin, dès l'aube elle pénétra dans sa chambre elle fut épouvantée des ravages que l'idée fixe avait accomplis en quelques heures dans le visage aimé.

Livides, les traits tirés, les yeux hagards, encavés au fond des orbites, Février avait vieilli de dix ans.

Le cœur de la pauvre enfant s'émut d'une pitié immense.

Et, comme au temps où elle était toute petite, elle vint se pelotonner contre lui, l'embrassant et implorant de nouveau son pardon.

A la façon dont il lui rendit ses baisers, elle vit bien qu'il ne lui avait pas gardé rancune, et elle n'en conçut que plus de remords de l'avoir peiné la veille si cruellement, si injustement.

Quand elle l'eut câliné, réchauffé de ses caresses, elle n'hésita pas à aborder le sujet de leurs communes angoisses.

—Ecoute, dit-elle, j'ai réfléchi toute cette nuit, à ton aventure d'hier soir, et j'avoue qu'il y a là un concours de circonstances.... un peu.... inquiétant. Dieu merci, il n'est pas encore prouvé que.... le malheur que tu redoutes soit arrivé. Mais, si, réellement, ton beau-frère a été l'objet d'une tentative criminelle, il faut s'attendre à tout, par exemple à une.... convocation devant un juge....

—Oh! dans ce cas je suis perdu!

—Perdu? il ne manquerait plus que cela! puisque tu n'es pas coupable!

—Tout m'accable.

—Tu exagères.

—Hélas! je n'exagère rien. N'as-tu pas douté toi-même?

—Père!....

—Je dirai plus. Comme je me débats contre de gros embarras d'argent, comme la mort de Toussaint me ferait entrer en possession de l'héritage de ma sœur, on ira jusqu'à me convaincre de préméditation.

—On ne peut pas te convaincre de préméditation, puisque tu ne t'es rendu à Asnières qu'au reçu d'un télégramme....

—Qu'on m'a volé hier soir!

—L'original doit exister au bureau de poste?

—La belle avance! puisqu'il est faux et qu'on m'accusera de me l'être expédié moi-même!

Un moment interdite par la force de cet argument, la vaillante fille releva la tête.

—Père, je te supplie de ne pas t'abandonner, ce serait te vouer d'avance à la défaite. Il faut lutter, pour toi, pour moi. Encore une fois, n'étant pas coupable, il est impossible que l'on ne finisse pas par reconnaître ton innocence. Et tu ne seras pas seul à te défendre, car tu as des amis dévoués, un entre autre autres, sur qui tu peux compter absolument, et, comme il est avocat....

—Romain? Romain Bordas?

—Oui, tout de suite j'ai songé à lui. Son talent est à la hauteur de l'affection qu'il t'a vouée. Ta cause semblât-elle désespérée, que celui-là te sauverait!

Une lueur d'espoir éclaira les prunelles ternies de Février.

Jeanne continua:

—Si nos appréhensions se réalisaient, si, — mettons les choses au pis, car mieux vaut regarder le danger en face que de se cacher pour ne pas le voir — si... une mesure grave était prise contre toi.... si, en un mot.... tu étais.... appelé devant un juge, ne t'affole pas, je t'en conjure, garde tout ton sang-froid et réclame M. Bordas avant de répondre quoi que ce soit qui pourrait compromettre ta cause. J'ai lu que les gens arrêtés ont le droit de se faire assister d'un avocat. Tu me promets?....

Visage contre visage, se serrant bien fort contre lui, comme si elle eût voulu lui communiquer l'énergie dont son corps frêle vibrait, elle plongeait dans ses yeux un ardent regard de supplication, de tendresse et de pitié.

Il l'étreignit passionément.

—O ma Jeannette, mon petit Jeannot chéri, ma joie, mon trésor, mon soutien, va, sois sans crainte, pour toi, je lutterai jusqu'au bout, je te le jure!....

Elle lui apporta son chocolat, le força à se raser, à faire sa toilette, pansa deux écorchures qu'il avait reçues en se débattant contre ses agresseurs, et, comprenant la nécessité de le distraire à tout prix, s'efforça de le décider à se préparer en vue de la partie dont on avait dressé, la veille, le programme avec Félicien pour ce dimanche.

Mais il ne voulut entendre aucune raison et s'obstina à demeurer calfeutré dans son cabinet de travail.

Félicien vint, comme de coutume, vers neuf heures, en tenue de cycliste, ayant laissé sa machine dans le vestibule.

—Temps superbe! s'écria-t-il en entrant, on va s'amuser comme des rois!.... Comment? vous n'êtes pas prête, mademoiselle Jeannette?..... Ah ça! est-ce que ce paresseux de père ne serait pas encore levé?

—Nous ne sortons pas, dit Jeanne tristement.

—Pourquoi donc? qu'est-ce qu'il y a?

—Père est souffrant.

—Alors, il faut que je le voie. Je suis sûr qu'après ma consultation.... dit Félicien.

—Non, ne le troublez pas, il est dans ses idées noires, il a besoin de repos.

Félicien considéra plus atten-